

LAURENT de la RESURRECTION = NICOLAS HERMAN = 1614 – 1691

Extraits de la Préface de "*L'expérience de la Présence de Dieu*" (Seuil 1948)
par le Frère carme François de Sainte-Marie

L'homme

*Nous n'avons de lui aucun portrait. Quelle "image" nous faire du Frère Laurent à l'époque de ses Entretiens et de ses Lettres (vers 52 ans) ? Celle d'un religieux déjà mûr, à "l'accueil ouvert", à "l'air humain et affable, à la manière simple et modeste". Une certaine rudesse naturelle, que notent des visiteurs (trop raffinés eux-mêmes...) mais une rudesse sous laquelle transparaissait l'amour dont se consumait son âme. **Fénélon** (évêque de Cambrai) écrivait à une comtesse : "Le Frère Laurent est grossier par nature et délicat par grâce. Ce mélange est aimable et montre Dieu en lui". L'abbé de **Beaufort** a lui aussi la même impression contrastée : "Au travers d'un extérieur grossier, on découvrait (en lui) une sagesse singulière, une liberté au dessus de la portée d'un pauvre frère convers..." N'exagérons rien pourtant de cette "grosièreté". Sans doute Laurent a mené jadis la vie des camps ; puis chez un noble il fut un laquais lourdaud "qui cassait tout" (dit-il lui-même). La plus grande partie de sa vie au cloître s'est écoulée dans des offices : la cuisine, la cordonnerie, la quête des aumônes, que l'on qualifiait volontiers d'"abjects" à cette époque. Mais Laurent reçut dès l'enfance une excellente éducation tout évangélique de la part de parents très "gens de bien", ce qui fait l'étoffe des saints.*

Ses contemporains se sont préoccupés d'habiller leur pensée dans des atours maintenant désuets. Qui lit encore de nos jours "Le monde saint et l'Aveuglement sans pareil" , du Père Cyprien de la Nativité ? Ou "Le Parfait Supérieur" du Père Modeste de St-Aimable ? Les titres seuls de ces ouvrages suffisent à les faire classer avec ce respect un peu lointain dont on entoure les témoins du passé sur les rayons élevés des bibliothèques conventuelles. Le frère Laurent, lui, demeure. Il n'a pas vieilli et sa méthode est proportionnée à notre temps. Ses maximes se diffusent largement, dans les milieux protestants, et même des moines hindous les lisent avec grande admiration.

Sa valeur, même simplement humaine, ne tarda d'ailleurs pas à se manifester dans les emplois les plus humbles. Son biographe dit : "En demandant l'aumône, il faisait voir une tête propre à conduire les grandes affaires et que l'on pouvait consulter sur tout." La simple lecture de ses Maximes et des Entretiens nous en convient aisément. Il y a dans son style de la grandeur et de la majesté : ainsi l'apostrophe que Laurent, mourant, adressait à son médecin : "Ah ! Monsieur, vos remèdes réussissent trop bien pour moi, vous ne faites que retarder mon bonheur !" Quelle finesse psychologique aussi dans ce portrait qu'il trace d'un noble en 2 mots : "Dieu lui a donné un bon naturel et une bonne volonté, mais il y a encore (chez lui) un peu de monde et beaucoup de jeunesse."

Laurent eût fait un excellent directeur (de conscience). Il a du reste le franc-parler qui convient avec les âmes éprises de perfection. A une révérende mère sa correspondante, il déclare sans ambages : "Je m'étonne que vous ne me (donniez) pas votre sentiment sur le livre que je vous ai envoyé (traitant de la présence de Dieu)...; pratiquez-le fortement sur vos vieux jours, mieux vaut tard que jamais."

Mais la qualité dominante du frère Laurent, celle qui paraissait sur son visage, comme elle imprégnait ses entretiens et ses écrits, c'est une miraculeuse simplicité, celle d'un homme aussi peu livresque que possible, qui vit dans la lumière de Dieu et qui par sa vie même de convers colle à la réalité des choses. La simplicité, il semble qu'on en respire le parfum tout le long de ces pages où il est souvent question de faire les choses "bonnement", "simplement", "sans finesse ni mystère". Tout Laurent est là; avec ce bon sens surnaturel aigu qui va droit à l'essentiel.

Le mystique

Pour nos contemporains qui sont pressés et avides de "moyens courts", le frère Laurent leur offre "le chemin le plus court et le plus facile pour arriver à la perfection chrétienne". Mais si Laurent nous convient, il ne nous flatte pas. Souvent oublieux de l'Etre de Dieu, nous inclinons parfois à voir en Dieu une idée plus qu'une personne. Et par voie de conséquence, nous avons tendance à négliger l'Agir divin. Nous " lions les mains à Dieu", dit Laurent. Sa méditation nous rend le sens de l'initiative de Dieu. L'âme de Laurent est au fond revêtue de la simplicité divine : il nous apparaît comme un authentique spirituel, qui s'insère parfaitement dans la lignée des mystiques du Carmel, entre un St-Jean de la Croix et une Ste Thérèse de l'Enfant Jésus. Sa piété ne va pas vers ces extases et faveurs divines dont il se méfie (à l'égal de Jean de la Croix) ; sa simplicité confiante et sa manière de se livrer à l'amour miséricordieux annoncent Thérèse de Lisieux. Toute sa spiritualité nous paraît exprimée dans ce texte : "Tous les beaux discours que j'entends faire de Dieu, ce que je peux en lire moi-même ou ce que j'en peux sentir ne saurait me contenter ; car étant infini dans ses perfections, il est par conséquent ineffable, et il n'y a point de termes assez énergiques pour me donner une idée parfaite de sa grandeur. C'est la foi qui me le découvre ...tel qu' il est, j'en apprends plus par son moyen en peu de temps que je n'en apprendrais en plusieurs années dans les écoles."

Comment s'étonner alors qu' après une longue purification (une nuit de 10 années, liée à son dur passé militaire pendant 3 ans), il ait finalement débouché sur la lumière ? Libéré de lui-même par un abandon amoureux et total au bon plaisir divin, il goûte alors la béatitude promise par le Christ : "Bienheureux ceux qui croiront sans avoir vu". La profondeur de sa doctrine n'est pas sacrifiée à sa simplicité ; celle-ci débouche sur l'abîme infini de Dieu que sonde la foi et dans lequel l'amour nous plonge.

Inversement, les réalités de ce monde pâlissent tellement devant ses yeux qu'il les voit passer devant lui "comme des fantômes et des songes". Et c'est alors une intimité inouïe de son âme avec ce Seigneur à qui il parle comme à un ami, jusqu'à lui dire parfois avec une exquise familiarité : "Vous m'avez trompé", en lui reprochant pour ainsi dire un pareil bonheur...Et Dieu lui rendait sa familiarité : "Parfois il le prenait comme par la main et le menait devant toute la cour céleste pour faire voir le misérable auquel il prenait plaisir de faire ses grâces" . Ou bien, lorsque Laurent se laissait absorber par une occupation, Dieu se faisait sentir plus fort en lui, comme pour le rappeler doucement à sa présence. Tantôt il élevait son coeur, tantôt il s'épanchait en quelques mots ardents, et ce "Dieu d'amour se contentant de ce peu de paroles, se rendormait et se reposait au centre de son âme".

Il arrivait aussi que le rappel se fît plus intense, comme si le Seigneur y avait mis une certaine jalousie ; il embrasait le frère si fort de son amour que celui-ci "criait et avait des mouvements fort violents de chanter et sauter comme un fou". C'est alors que Laurent, tel un Philippe Néri (saint du XVI^es), cherchait à donner le change à son entourage, en le déconcertant par quelques "puérilités" voulues. D'autres fois, n'en pouvant plus, il écrivait, afin de dilater son coeur et pour essayer de se soulager de cette plénitude intérieure. Mais ensuite, comparant les pages qu'il venait de tracer avec ce qu'il expérimentait au-dedans, il les jugeait si inférieures qu'il se voyait obligé de les détruire aussitôt.

Il n'attendait rien des hommes à qui il soumettait ses écrits. Il était d'une telle simplicité, l'ignorance où il vivait de lui-même était si grande que "chaque fois qu'il voulait communiquer de son âme, il en était sorti plus embarrassé." Une fois cependant il exposa par écrit les grandes lignes de sa vie intérieure, simplement par acquit de conscience.

Il faisait preuve d'un sens merveilleux de la mesure et du concret. La contemplation de la nature l'aidait à trouver Dieu, que sa foi lui montrait en transparence "dans tout ce qu'il

voyait, dans tout ce qui arrivait." *Mais il traversait rapidement les choses visibles pour trouver l'invisible. Par exemple, il ne savait jamais ce qu'il avait mangé, il ne pensait non plus jamais à l'avance ce qu'il aurait à faire. Le moment venu, "il trouvait en Dieu comme dans un clair miroir ce qu'il était nécessaire qu'il fît" et il s'acquittait parfaitement de sa besogne, qu'il s'agisse de cuire sa petite omelette, de réparer ses sandales ou de se traîner au milieu des fûts sur le bateau qui le menait en Bourgogne pour les emplettes de vin du couvent. En toutes ces occupations, il se faisait aider par Dieu en disant que "c'était son affaire ; après quoi il trouvait que tout se faisait et se faisait bien."*

Ainsi Laurent en venait-il à aimer ces travaux pour lesquels, naturellement parlant, il n'aurait eu que peu de penchant. Pour avoir su tramer son existence quotidienne dans l'amour, il était "bien plus uni à Dieu dans ses occupations ordinaires que quand il les quittait pour faire les exercices de la retraite d'où il ne sortait pour l'ordinaire qu'avec beaucoup de sécheresse." Dieu voulait-il par là faire de lui, par excellence, le mystique du devoir d'état, de la vie humble aux "travaux ennuyeux et faciles" ?

Il en fut de Laurent comme de la plupart des spirituels. Pendant longtemps on ne le comprit pas, on l'éprouva à demi-volontairement en lui confiant les offices les plus humbles du couvent. Il fut même question un jour de le chasser et un frère vint lui rapporter la chose avec une candide cruauté. Durant ce temps, Dieu lui-même se mettait de la partie, pesant sur son âme jusqu'à la faire presque chavirer. Frère Laurent, à travers toutes les épreuves, ne cessait de croire à l'Amour. Un jour enfin, il prit une généreuse résolution, celle d'endurer ces souffrances, non seulement pour le reste de sa vie, mais encore durant toute l'éternité, s'il plaisait à Dieu, pourvu qu'il demeurât toujours amoureux uni à sa volonté.

Cet héroïque acte d'abandon que Dieu attendait le fit sortir de sa nuit. Un rayon de lumière divine descendant en son âme en chassa toutes les craintes. Dans la suite, ses supérieurs lui assignèrent un office plus doux qui lui permit de vaquer davantage à la contemplation. Et ses frères commencèrent à découvrir le trésor qu'ils possédaient en lui. Ils prirent l'habitude de l'interroger et de profiter de ses conseils. Laurent se laissait faire habituellement, bien que son humilité s'effarouchât de ces égards. Aussi ne prêtait-il qu'à peine ses écrits. Du reste il se sentait mal à l'aise avec les doctes ; et il est permis de supposer que ceux-ci de leur côté le trouvaient un peu simple. Au contraire, lorsqu'il découvrait de vrais humbles, des petits, il n'avait rien de caché pour eux. Il leur découvrait avec une naïveté admirable les plus beaux secrets de la vie intérieure et les trésors de la divine sagesse". Eux sortaient de ces entretiens tout remplis d'amour et brulants du désir de pratiquer ces choses.

*Quelques étrangers vinrent également consulter le frère et s'entretenir avec lui, surtout cet abbé Joseph de Beaufort, son biographe, qui devait un jour publier les **Entretiens** et les **Maximes**. Laurent écrivit aussi quelques **lettres** à des carmélites et à des femmes du monde qui avaient appris son existence et lui demandaient prières et conseils.*

Après avoir rayonné ainsi durant un quart de siècle, son âme se trouva mûre pour le Ciel. Le Frère Laurent de la Résurrection, âgé de près de 80 ans, meurt dans la douceur et la paix. Au milieu de grandes souffrances, il fait preuve d'un admirable courage, demandant qu'on le couche sur le côté droit où il endure pourtant une intolérable douleur. Fidèle à sa doctrine de l'abandon, il le fut jusqu'au dernier instant, refusant, malgré son désir de voir Dieu, de choisir la guérison ou la mort. Et pour lui, le temps fit place à l'éternité presque sans secousse. Quelques instants avant de mourir, ne disait-il pas à ses frères : "Je fais ce que je ferai dans toute l'éternité, je bénis Dieu, je loue Dieu, je l'adore et je l'aime de tout mon coeur."

Sa doctrine = la pure foi

Peut-on parler de la "doctrine" de quelqu'un qui fut si peu dogmatique ? Oui, sans doute, à condition de bien voir que cette doctrine n'est au fond qu'une expérience qui se livre, mais avec une telle clarté, une telle objectivité qu'elle en devient universelle.

La valeur d'une spiritualité, sa physionomie profonde, est commandée par la conception qu'elle se fait de Dieu. Le Christ l'a rappelé dans son entretien avec la Samaritaine, en invoquant cette définition de Dieu : "Il est Esprit", pour demander l'adoration "en esprit et en vérité". Et parce que Laurent de la Résurrection a le sens de Dieu et de sa transcendance, toute sa doctrine de vie spirituelle est **théocentrique**. Il le dit lui-même (par son biographe) : "Le fondement de la vie spirituelle en lui avait été une haute idée et estime de Dieu". Et de fait, adorer Dieu, pour lui, c'est reconnaître que Dieu est ce qu'il est, il est "l'Être", c'est-à-dire infiniment parfait. On ne peut mieux mettre l'accent là où il le faut. De même que Dieu par sa propre perfection est la raison d'être de tout l'univers, ainsi doit-il par son Être même polariser toute notre vie religieuse. Le dernier mot de notre adoration comme de notre service sera celui-ci : Dieu est.

Mais comment découvrir cet Être mystérieux et infini pour mieux le connaître sous ce jour (qui nous dépasse) ? Laurent nous répond en invoquant la foi, et elle seule. "La foi fut la seule lumière dont il se servit, non seulement pour connaître Dieu dans le commencement, mais il n'a jamais voulu depuis employer que la foi pour s'instruire et pour se conduire dans toutes les voies de Dieu. Il m'a dit plusieurs fois que tout ce qu'il entendait dire aux autres, tout ce qu'il trouvait dans les livres, tout ce qu'il écrivait lui-même lui paraissait fade en comparaison de ce que la foi lui découvrait des grandeurs de Jésus-Christ. Lui seul, disait-il, est capable de se faire connaître tel qu'il est, nous cherchons dans le raisonnement et dans les sciences comme dans une mauvaise copie ce que nous négligeons de voir dans un excellent original."

Admirable conception de la foi qui, par delà celle d'un saint **Jean de la Croix**, rejoint celle d'un **Ignace d'Antioche** déclarant : "La foi et la charité, c'est Dieu lui-même." Oui, Dieu, avec le minimum de créé nécessaire (à l'homme) pour Le saisir.

La foi est donc beaucoup plus que la simple faculté de donner par une formule une adhésion surnaturelle à la révélation divine. A travers les articles du dogme auquel il nous demande d'adhérer intellectuellement, Dieu se livre tout entier à notre intelligence. Pour reprendre les termes de Laurent, Il "se fait connaître tel qu'il est". La foi surnaturelle est ainsi une connaissance qui se trouve à la mesure de Dieu et à la nôtre, assez "obscur" (dit st-Jean de la Croix) pour nous permettre d'embrasser l'infini sans en évacuer le mystère, et assez "claire" pour nous faire "entendre", de façon humaine, ce qu'il est.

Et de même que Laurent a très bien compris ce caractère de la foi, il a saisi la loi profonde de son développement en nous. La foi est au fond irréductible à tout autre ordre de connaissances spéculatives ou expérimentales. Si elle a besoin parfois, à cause de notre infirmité, de s'appuyer sur des raisonnements, et de trouver une résonance dans notre sensibilité, elle tend par elle-même à émerger de tout cela. Car les idées humaines par lesquelles nous prétendons l'affermir finissent par la limiter, les sentiments dans lesquels nous voulons la savourer peuvent aussi la polluer. Même les grâces à travers lesquelles Dieu peut se laisser saisir par nous ne doivent servir qu'à alimenter la foi ; seule elle exprime Dieu tout entier sans Le restreindre ni Le défigurer.

Ces idées avec lesquelles saint **Jean de la Croix** nous a familiarisés, nous les retrouvons dans les Entretiens ou dans les Lettres du frère Laurent. Elles sont l'âme même de sa doctrine. Faut-il envisager une influence du Docteur Mystique ? Pourquoi pas ?

Si le frère Laurent semble avoir très peu lu en dehors de l'Évangile qui était son grand aliment, nous ne pouvons oublier qu'il a vécu en atmosphère carmélitaine. En ce même couvent de Vaugirard et à cette même époque, le père **Cyprien de la Nativité** traduisait saint Jean de la Croix. Il serait invraisemblable que le frère, ne serait-ce que par les sermons, les conférences qu'il entendait, n'ait pas été initié dans les grandes lignes à la doctrine sanjuaniste. Certaines de ses expressions évoquent irrésistiblement la Montée du

Carmel ou les Maximes. Mais le frère Laurent n'a rien pour autant d'un épigone ou d'un plagiaire. Les choses qu'il dit, s'il a pu les entendre formuler autour de lui, prennent dans sa bouche ou sous sa plume un accent vécu, personnel. Les spirituels, même lorsqu'ils constituent de véritables lignées, ne se répètent jamais les uns les autres. Evidemment, notre frère n'a pas l'ampleur théologique ni le lyrisme du grand mystique espagnol. S'il exprime les mêmes idées profondes, c'est avec son génie particulier et aussi avec celui de sa race. L'ensemble est moins absolu, moins logique, mais il est tout pénétré de mesure, de finesse et même d' une sorte de bonhomie bien française.

Entendez-le parler (sourire) des "petites dévotions qui changent tous les jours" et pour lesquelles il n'a jamais eu d'attrait. "Une petite dévotion sensible qui passe en un moment nous satisfait. Que nous sommes aveugles, puisque par là nous lions les mains à Dieu et nous arrêtons l'abondance de ses grâces ! " Ces dévotions auxquelles on s'attache à l'excès, en viennent à tarir le jaillissement de la pure foi. Il en est de même des grâces où l'on cherche sa satisfaction. Laurent enseignait "qu'en prenant le fruit de ces grâces, c'est-à-dire l'amour qui en naît, il en fallait rejeter le goût, en disant que tout cela n'était point Dieu, puisqu'on savait par la foi qu'il était infiniment plus grand et tout autre que ce que l'on en sentait. Qu'en cette manière d'agir, il se passait entre Dieu et l'âme un merveilleux combat : Dieu donnant et l'âme niant que ce qu'elle recevait fût Dieu."

Laurent enseigne donc à l'âme à garder en elle par la foi la Face de Dieu, évitant de la ternir par des considérations tout humaines, des sentiments trop bas, des souvenirs trop précis, ou même par ces "mille pensées qui gâtent tout et qu'il faut être soigneux de rejeter". Seule la purification complète de nos facultés de connaissance libèrera la foi ; purification très lente évidemment (10 ans pour lui), car ce n'est pas en un jour que l'on se divinise ; et cette purification, en un sens, n'est jamais entièrement achevée.

Mais lorsque la foi, sous la pression de l'amour, fait toujours effort pour émerger de l'alliage humain qui risque de l'étouffer, elle prend nécessairement de la hauteur dans l'âme et se réajuste sans cesse au mystère de l'Etre divin qui la déborde tout en s'exprimant en elle. Elle est une ascension vers l'infini sur l'aile de "cet obscur rayon de ténèbres" qui en émane (comme dit **Denys** dans sa Théologie mystique).

Ses contemporains ont admiré chez le frère Laurent ce dynamisme d'une foi vive qui, après s'être peu à peu libérée de tout le reste, croissait en lui d'un rythme accéléré. Son biographe dit : "La foi, était la vie et la nourriture de son esprit. Elle donnait un tel accroissement à son âme qu' il faisait à vue d'oeil de grands progrès dans la vie intérieure. C'était la foi qui le conduisait à Dieu et qui, l'élevant au dessus de toutes les choses créées, lui faisait chercher son bonheur uniquement dans la possession de Lui seul." Ainsi, ces "facultés" divines que sont les vertus théologiques se nourrissent en se dépensant. Un exercice continu les fait grandir presque à l' infini ; car elles ne connaissent pas la fatigue, pourvu que l'on tienne compte des rythmes organiques qui les sous-tendent.

Enfin, la foi du frère Laurent en arrivera presque à la vision : "Il voit quelque chose de la présence divine dans son âme" "Je vois Dieu par la foi, s'écrit-il alors ; et je le vois d'une manière qui pourrait me faire dire quelquefois : je ne crois plus, mais je vois, j'expérimente"... "Dieu, il le touche du doigt". Ce triomphe de la foi nous apparaît bien comme la récompense de l'effort qu'il a fait pour sauvegarder la transcendance de Dieu, au lieu de la réduire à sa pauvre mesure humaine. Laurent nous rappelle que, sans cesser de coopérer à l'oeuvre divine, il convient davantage à notre rôle d'instruments de Dieu de nous laisser agir (en Lui et par Lui) que de trop agir par nous-mêmes. "A un religieux qui lui demandait le véritable esprit d'oraison, (il dit) qu'il faut apporter sa coopération et travailler de son côté à s'en rendre digne", non à l'acquérir de sa propre force.

L'exercice de la présence de Dieu

*Pour arriver au plein épanouissement de la foi vive et par elle à la découverte de Dieu tel qu'il est en lui-même, Laurent ne connaît qu'une méthode, celle qui lui fut si profitable : l'exercice de la présence de Dieu. S'il avait été prédicateur ou directeur, nous dit-il, il n'aurait pas prêché ni enseigné aux autres autre chose que la présence de Dieu. Cette présence dont vivait déjà le prophète **Elie**, la grande figure du Carmel, lorsqu'il s'écriait : "Yahweh est vivant devant qui je me tiens", l'humble convers du XVII^e siècle en retrouve la pratique dès le début de sa vie religieuse et presque sans tâtonner : "Ayant trouvé dans plusieurs livres, écrit-il, des méthodes différentes pour aller à Dieu et diverses pratiques de la vie spirituelle, j'ai cru que cela servirait plutôt à embarrasser mon esprit qu'à me faciliter ce que je prétendais et que je cherchais...et je commençai à vivre comme s'il n'y avait que lui et moi au monde." Dans sa leçon dernière, Laurent disait à ses frères : "Pour moi, si je l'avais connu plus tôt et si l'on m'avait dit les choses que je vous dis présentement, je n'aurais pas tant tardé à l'aimer. Croyez et comptez pour perdu le temps qui n'est pas employé à aimer Dieu".*

Cet exercice, il faut bien le comprendre ; il ne consiste aucunement à créer (en soi) de façon factice la présence divine, mais bien plutôt à en prendre conscience dans la foi : "Au commencement de mon noviciat, pendant les heures destinées à l'oraison, je m'occupais à me convaincre de la vérité de cet Etre divin plutôt par les lumières de la foi que par le travail de la méditation et du discours." Cependant, afin de garder ce contact avec le Seigneur, l'âme devra souvent converser avec lui. L'entretien amoureux avec Dieu constitue pour Laurent le fond même de cet exercice de la présence : "La présence de Dieu, c'est de se plaire et de s'accoutumer en sa divine compagnie, parlant humblement et s'entretenant amoureusement avec lui en tout temps, à tout moment, sans règle ni mesure", c'est-à-dire sans rien de compassé ou de conventionnel.

C'est donc une conversation très simple, presque à bâtons rompus. Il n'est pas nécessaire, ajoutait le frère, de crier bien haut pour se faire entendre, car Dieu est plus près de nous que nous ne pensons. Cet entretien ne se limite pas aux heures de méditation, mais il doit s'étendre sur notre vie tout entière. Laurent enseignait que "c'était grandement se tromper que de croire que le temps de l'oraison dût être différent de l'autre, que nous étions aussi étroitement obligés d'être unis à Dieu par l'action que par l'oraison dans le temps". Ainsi retrouvait-il l'idéal contemplatif exprimé dans la règle du Carmel : "jour et nuit veillant dans la prière", qui commente le précepte du Seigneur : "Il faut prier toujours." Laurent de la Résurrection était arrivé par cette voie à transformer toutes ses occupations en "une manière de petits entretiens avec Dieu, sans étude, comme ils viennent."

Certes, ce n'est pas sans effort qu'une vie se pétrit ainsi de prière, s'expose tout entière au soleil de la présence divine. Le bon frère nous apprend par son exemple qu' il faut beaucoup lutter pour en arriver là. Il, avoue : "Je n'eus pas peu de peine à cet exercice, que je continuais malgré toutes les difficultés que j'y rencontrais, sans me troubler ni m'inquiéter lorsque j'étais distrait involontairement." Son oraison dans les débuts se passait le plus souvent à chasser les distractions et à y retomber. Il restait parfois des temps considérables sans se souvenir de son exercice , mais toujours il le reprenait "sans trouble" et avec une admirable persévérance. Détails infiniment consolants. Ce mystique est un homme comme nous qui nous apprend à ne pas nous décourager, mais à faire preuve dans notre vie spirituelle d'une patiente ténacité. Il savait le rôle du temps dans la vie intérieure, lui qui écrivait dans l'une de ses lettres : "La soeur me paraît pleine de bonne volonté, mais elle voudrait aller plus vite que la grâce." Donc patience et persévérance dans la fidélité à cette oraison du coeur.

L'aimer pour Lui-même

Cette continuelle mise en présence de Dieu dans la foi vive, ce dialogue d'amour poursuivi à travers tout, comment ne feraient-ils pas grandir la charité dans l'âme ? Pour Laurent comme pour le Christ, l'amour, l'accomplissement du précepte de la charité, contient toute la Loi : "Dans la voie de Dieu, déclare-t-il, les pensées sont comptées pour peu, l'amour fait tout." Il disait que la présence de Dieu devait être entretenue dans l'âme plutôt par le **coeur** et l'amour que par l'entendement et le discours. Comme la foi, la charité peut seule saisir Dieu tel qu'il est dans sa transcendance. Laurent nous le dit en des termes qui rappellent encore **saint Jean de la Croix** : "Il faut que tout le monde avoue que Dieu est incompréhensible et que pour s'unir à lui il faut priver la volonté de toutes sortes de goûts et de plaisirs spirituels et corporels, afin qu' étant ainsi dégagée, elle puisse aimer Dieu sur toutes choses ; car si la volonté peut en quelque façon com-prendre Dieu (au sens de le saisir) ce ne peut être que par l'amour."

C'est toujours le mystère de ces 3 vertus théologiques qui, tout en étant bien nôtres, nous mettent en relations avec Dieu tel qu'il est en lui-même ; véritables traits d' union entre le fini et l'Infini. De là leur caractère absolu. La charité, comme la foi, constitue un ordre irréductible. L'Amour est le seul moyen de faire croître l' Amour. L'interminable pesée par l'intelligence des motifs d'aimer ne vaut pas le plus petit acte d'amour. "Renonçons généreusement pour son amour à tout ce qui n'est point Lui". L'abandon que Laurent nous enseigne n'a donc rien d'un repos paresseux. Il coûte tant de peine à l'acquérir !

"On cherche des méthodes pour apprendre à aimer Dieu, on veut y arriver par je ne sais combien de pratiques différentes...N'est-il pas bien plus court et bien plus droit de tout faire pour l'amour de Dieu, de se servir de toutes les oeuvres de son état pour le lui marquer et d'entretenir sa présence en nous par ce commerce de notre coeur avec lui ?

Il n' y faut point de finesse, il n' y a qu' à y aller bonnement et simplement."

Il est donc plus court d'aller tout droit à l'amour par un exercice continu de l'amour. Comme la foi nous montre Dieu tel qu'il est, l'amour surnaturel (désintéressé) nous le fait aimer pour lui-même. Comme le disait le bon frère, notre sanctification dépend "non du changement de nos oeuvres, mais de faire pour Dieu ce que nous faisons ordinairement pour nous-mêmes." Pour Laurent, "il lui était indifférent d'être occupé d'une chose ou d'une autre, pourvu qu'il la fît pour Dieu. C'était Lui et non la chose qu'il regardait."

Laurent nous enseigne à regarder Dieu et à nous corriger de tout retour sur nous-mêmes. Il combat notre penchant à l'introspection et à l'analyse qui constitue par lui-même un obstacle des plus redoutables à la vie contemplative. A tous les "Narcisse" de la vie intérieure, il déclare : "Nous sommes faits pour Dieu seul ; il ne saurait trouver mauvais que nous nous quittions nous-mêmes pour nous occuper de Lui. Nous verrons mieux en Lui ce qui nous manque que nous ne l'apercevrons en nous par toutes nos réflexions..."

Admirons une fois de plus la pureté d'une spiritualité qui respecte l'Être de Dieu dans toute sa perfection, au lieu de chercher à le mesurer à l'aune de notre sentir ou de notre connaître, au lieu de le mobiliser à la poursuite d'intérêts terrestres plus ou moins égoïstes. Laurent, parce qu'il a le sens de Dieu, l'aime d'une manière parfaitement **désintéressée** : il l'aime parce qu'il est **épris** de lui, **captivé** par son infinie perfection ; il l'aime pour l'aimer, sans en attendre aucun profit : "Il eût aimé Dieu quand même il n'aurait point eu de peine à éviter ni de récompense à attendre, ne voulant que le bien et la gloire de Dieu." L'abbé de Beaufort décerne à Laurent cet éloge magnifique : "En ne contemplant depuis longtemps que l'Eternel, il était devenu éternel lui-même".

Des âmes comme celle-là sont l'honneur même de l'humanité ; rien qu'en existant, elles effacent tant de calculs et de bassesses, tant d'orgueil et d'égoïsme ! Dieu les a faites dignes de lui. Elles nous montrent aussi comment nous devrions entendre notre "métier" de chrétien ou de religieux. Laurent le disait au moment de mourir : "C'est là tout notre métier, mes frères, d' adorer Dieu et de l'aimer sans se soucier du reste."

L'abandon

Lorsqu'un homme aime Dieu avec ce désintéressement et cette intensité, s'il se souvient encore de lui-même, c'est pour s'abandonner totalement à son Seigneur. Mais l'abandon véritable n'a **rien de ce quiétisme** paresseux dans lequel l'âme s'endormirait avant d'avoir rien fait pour Dieu. Il apparaît comme une attitude suprême, le sommet de l'amour.

Que l'on se souvienne des **efforts** que le frère Laurent a dû faire pour arriver au parfait abandon. Il fallut même les terribles **épreuves purificatrices** qu'à plusieurs reprises il rappelle, pour le disposer "à se donner entièrement à Dieu et en pur abandon pour le temporel et le spirituel et prendre son contentement dans l'exécution de sa volonté." Alors il comprit que "la plus grande gloire que l'on pouvait donner à Dieu était de se défier entièrement de ses propres forces et de se confier parfaitement dans sa protection ; parce que c'est par là que l'on fait un aveu sincère de sa propre faiblesse et une confession véritable de la toute-puissance du Créateur". Nous voici encore en face de la transcendance divine qui commande cette spiritualité : l'abandon total n'est-il pas le plus bel hommage que l'on puisse rendre à Celui qui peut tout parce qu'il est tout ?

L'abandon, Laurent l'a pratiqué sous toutes ses formes. **Tranquillité** à l'égard de l'au-delà, de la mort, du jugement : " Il ne pensait ni à la mort, ni à ses péchés, ni au paradis, ni à l'enfer, mais seulement à faire de petites choses pour l'amour de Dieu." **Tranquillité** à l'égard des nombreuses imperfections dans lesquelles le juste lui-même tombe quotidiennement : "Il n'avait quère de scrupules.-- Quand je reconnais avoir manqué, disait-il, j'en tombe d'accord et dis : c'est mon ordinaire, **je ne sais faire que cela** : si je n'ai point manqué, j'en rends grâce à Dieu et confesse que cela vient de lui." Bref, Laurent savait que nous ne pouvons (pas) nous sauver par nos seules forces, que le meilleur artisan de notre salut est Dieu lui-même. Aussi professait-il "qu'il fallait attendre **sans s'inquiéter** la rémission du sang de Jésus-Christ, en travaillant seulement à l'aimer de tout son coeur." Comment Dieu serait-il demeuré en reste à l'égard d'une âme qui ne vivait que pour Lui; comment se serait-il laissé vaincre en générosité ?

Cet art de se faire sauver par Dieu est aussi un art de se faire aider par lui jusque dans les moindres circonstances. Ici encore l'intuition de la foi de Laurent sur la transcendance de Dieu se prolonge en une vue sublime de l'Agir divin sans lequel le nôtre n'est rien : "Sans moi, vous ne pouvez rien faire." Notre spirituel enseignait avec raison que plus une âme aspire à une haute perfection, plus elle doit se montrer dépendante de la grâce. Pour lui, à chacune de ses actions, il demandait au Seigneur de l'accomplir, lui disant : "Mon Dieu, je ne saurais faire cela si vous ne me le faites (pas) faire". Alors "On lui donnait de la force et au delà". C'est ainsi qu'il se faisait aider par Dieu pour tout, même pour ses affaires temporelles. Et il constatait qu'elles n'étaient jamais si bien faites que lorsque Dieu s'en chargeait. Laurent venait-il au contraire à se distraire de la compagnie de Dieu, ses actions s'en ressentaient aussitôt. Et il se plaignait au Seigneur avec une charmante familiarité : "Je ne ferai jamais autre chose si vous le laissez faire ; c'est à vous à m'empêcher de tomber et à corriger ce qui n'est pas bien." Et après, il ne se mettait plus en peine. Ce n'est **pas là le quiétisme** de Mme Guyon, **mais la vertu d'espérance.**

Dans ce même esprit, il se gardait de tout effroi en songeant aux souffrances possibles, "sachant bien que ne pouvant rien par lui-même, Dieu ne manquerait pas de lui donner la force de les supporter." **Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus** durant sa dernière maladie ne raisonnait pas autrement, lorsqu'elle s'appliquait à souffrir instant par instant avec la grâce du moment. Un tel abandon est le triomphe de l'espérance, ce pouvoir que nous avons de capter en quelque sorte la Toute-Puissance divine par la conscience aiguë de notre faiblesse. De même que la foi est infaillible, que la charité étreint nécessairement son objet, l'espérance ne saurait être confondue ; cela est métaphysiquement impossible. Les âmes divinisées le savent qui se jettent à corps perdu entre les bras de la miséricorde infinie et espèrent d'autant plus que les choses leur paraissent plus désespérées..